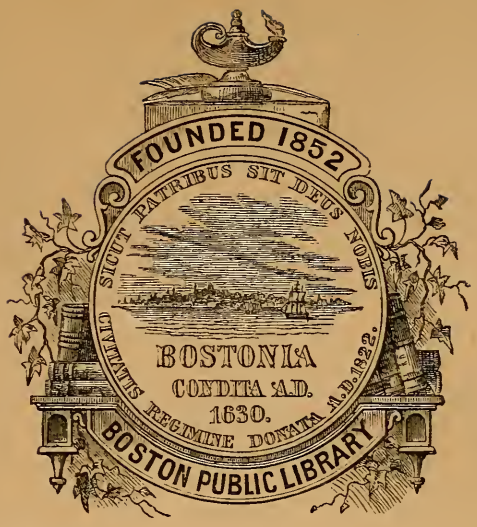
Accessions
159. 825

Shelf No.
XG 3656.23

Barton Library.

Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.
Received May 1873.
Not to be taken from the Library.



30 v

PAMPHLETS.

French Revolution

1795

Barton Library

XG3656
.J3

15-9.825-
May.1873

LETTRE
DE
POLICHINELLE
A SES COMPERES
DES DEUX CONSEILS,
COMPOSANT LA COMMISSION DES FINANCES,

Contenant envoi de sa première Lettre (1), *écrite au ci-devant Comité des Finances, et un nouveau Projet pour libérer l'Etat*, sans bourse délier.

Hé bien, Compères, je vous l'avais bien dit ; il était donc réservé à Polichinelle d'être prophète en son pays. Quel honneur ! vraiment j'en suis fier. 100 francs d'assignats, c'est aujourd'hui un sou, prix fait comme des petits

---

(1) De bons citoyens, désireux de s'instruire, ont plusieurs fois demandé au libraire des exemplaires de cette première lettre, qu'il n'a pu leur fournir. C'est pour les satisfaire qu'on la réimprime ensuite de celle-ci.

vers le mois d'août 1796. — La première lettre se rapporte au 16 mai 1795.

pâtés. Hier, au palais Egalité, un de mes compères, qui jurait un peu entre ses dents, placardait les murs d'assignats de cent francs, sur lesquels il avait écrit : *Banqueroute frauduleuse.* On le croyait fou ; mais il disait aux assistans : *Je peux m'amuser pour mon sou.* Ce n'est pas que j'approuve cette vivacité de mon compère : mais, au fond, ma petite vanité d'écrivain économique se trouve flattée d'une prédiction si bien confirmée.

Ce qui me fait rire tous les jours en y pensant, Compères, c'est que toutes ces grandes opérations en finances, toutes ces savantes mesures n'ont été, au fond, que l'exécution mal-adroite du plan de Polichinelle. Vous avez eu beau dire ; tous vos profonds raisonnemens, toutes vos grandes combinaisons n'ont abouti, et ne pouvaient aboutir que là. Vous ne vouliez pas faire banqueroute ; ce mot vous faisait dresser les cheveux. Hé bien, voici quel était, en somme, l'avis de Polichinelle : *Nous devons cent francs ; pour ces cent francs, payons un sou ; si nous ne pouvons pas payer un sou, payons un liard, et nous serons quittes,* SANS FAIRE BANQUEROUTE. Voilà ce que j'ai dit, moi, quinze mois avant vous, sans tant tourner. Si vous eussiez suivi mon plan à la lettre, vous n'au-

riez pas aujourd'hui pour un liard de papier sur place ; vous pourriez recommencer sur de nouveaux frais ; au bout de quelques années, rembourser encore comme la première fois, et ainsi de suite : c'était pour l'éternité. Mais non, ces petits messieurs ont voulu agir de leur tête. Au lieu de rembourser cent francs de papier avec un liard métallique, ils ont cru faire la plus belle chose du monde de les rembourser avec 30 francs aussi de papier. Ce n'étoit suivre qu'en partie le plan de Polichinelle, et c'était faire une sottise. Qu'ont-ils gagné ? D'avoir deux papiers au lieu d'un, et voilà tout.

Oh ! vanité, vanité ! c'étoit si simple. Les malheureux ont tout gâté. Je gage avoir deviné la vraie raison qui vous a fait écarter de mon plan. Avouez-le, Compères ; jalousie de métier, pas autre chose. J'allais avoir l'honneur d'enrichir la langue d'un mot nouveau, le *milliasse*. J'étais immortalisé de plein droit par cette invention, et vous ne l'avez pas voulu. Malheureux que je suis ! Je veux me faire un nom dans la république des lettres ; j'y débute, comme de raison, par une lettre, et voilà que des hommes de lettres, forcés de suivre le plan que je leur ai tracé, s'en écartent exprès pour éviter l'application d'un mot nouveau dû à Po-

lichinelle. Je leur pardonne ; mais vraiment c'est sacrifier l'avantage de son pays à de bien petites considérations.

Passons : quoiqu'homme de lettres, je suis bon homme ; et quand il s'agit d'être utile à son pays, il faut oublier ses petits ressentimens.

Ecoutez-moi donc encore une fois, Compères ; j'ai pitié de votre piteux cas, et je veux bien encore vous donner un plan de restauration. Mais, morbleu, n'allez pas ici faire à votre tête. L'expérience vous a assez appris, j'espère, que quand Polichinelle veut bien raisonner finances, et proposer un plan, il faut le suivre sans y rien changer, sous peine de rien faire qui vaille.

Au fond, j'aime assez à vous écrire ainsi familièrement et sans gêne, et cela, par deux raisons ; la première, parce que je vous crois tous de bons citoyens, de braves et dignes Compères, d'abord et d'un ; si je me trompe, c'est tant pis pour vous. La seconde, parce que vous êtes en petit nombre : c'est là ma grande et principale raison. J'ai déjà écrit au ci-devant Comité des finances ; j'ai encore écrit à notre brave Commission des onze, qui a si bien fait les choses dans son temps, mais dieu me garde de jamais perdre mon temps auprès des grandes

assemblées. Polichinelle n'a jamais aimé les assemblées nombreuses, pour les grandes comme pour les petites choses. Chacun, là-dessus, a ses idées. On tirera des miennes les conséquences qu'on voudra; mais je crois fermement que quand des hommes se rassemblent pour parler d'affaires, ils ne faut pas qu'ils passent dix ou douze tout au plus; passé la douzaine, ils ne s'entendent plus. C'est une cohue, un chamaillis, un pétaudière, et voilà tout. Il arrive toujours (c'est Polichinelle qui le dit), que cinq ou six Vanités finissent par dominer sur toutes les autres Vanités dont la grande assemblée se compose. La Vanité est un dada que nous montons tous, et comme ce dada est d'autant plus fier qu'il est plus regardé; il est clair que plus l'assemblée est nombreuse, plus il galoppe et veut écraser tout. Il est donc vrai que quand la grande assemblée paroît délibérer, il n'y a au fond, que les cinq ou six Vanités maîtresses qui se disputent le terrein; les autres opinent du derrière: autant valait n'assembler que cinq ou six personnes.

Notez bien, d'après cela, que quand l'assemblée paraît faire de bonnes choses et aller son droit chemin, ce n'est autre que les maîtres dadas qui ont intérêt d'aller droit eux-

mêmes et de la conduire ainsi. Mais si cet intérêt change, s'il leur prend envie de fourrager et d'aller de travers ; vîte, toute la troupe des dadas fourrage et va de travers avec eux. Vous le savez, Comperes, la convention nationale, en 95, a marché bien différemment qu'en 93, et cependant c'était toujours la même troupe de dadas. Mais de grands dadas, ferrés à neuf, sont venus écraser les grands dadas déferrés, et leur intérêt leur a dit de faire vîte prendre au troupeau une autre route. A quoi a-t-il tenu que les dadas écrasés, revenant comme de plus belle..... Mais, passons. Polichinel n'aime pas à s'arrêter long-temps sur une même idée ; somme toute, à table comme en affaires, il donne la préférence aux petits comités.

Aussi, il y a de par le monde, cinq braves compères qui s'assemblent tous les jours, et qui paroissent entendre raison. Je pense qu'il y a plaisir à endoctriner cinq beaux dadas comme ceux-là, qui n'en ont pas cinq cents à leurs trousses ; et quelque beau matin je veux leur écrire une lettre.... là.... calée en principes : vous verrez qu'ils m'entendront.

Je ne dis pas aussi que dans un moment de gaité, mon dada, à moi (et j'en ai un qui compte), n'aille un jour lâcher quelques ruades

à certains roussins qui se croyent des hyppogrifes ; à de vrais ânes mal enharnachés, qui, dedans et dehors la grande troupe, s'éforcent à caracoller et à braire, se croyant tous importans, et ne faisant jamais que du gâchis. C'est roussin Poulletier, c'est roussin Louvet, c'est roussin Isidore, et tant d'autres encore, toujours prêts à se mordre et à se gratter tout à tour pour l'intérêt d'un peu de foin. L'ardent désir d'être vus, d'être comptés pour quelque chose est, avec la faim, l'aiguillon qui les pique. Patience, un jour je trouverai le temps de les étriller ; mais il en est un sur-tout qui, je réponds, ne m'échappera pas ; non, j'étouffe à la fois de rire et de colère, et mes cheveux dressés sur ma tête, font sauter mon bonnet pointu, quand je vois les sots vanter cet animal enflé de vent, ce grand *Peccata* ridicule, cet Amplificateur Public. Au nom de dieu et du bon sens, dites-moi donc, Compères, dites moi quel mérite on peut trouver dans ses déclamations ampoulées, ses périodes de collége et ses comparaisons travesties de Virgile. Après avoir parcouru vingt feuillets de ce style, vous est-il jamais resté quelque idée claire ? ou si quelquefois vous avez pu en démêler quelques-unes, n'était-ce pas autant de per-

fidies ou de mensonges, autant d'outrages à la Nation? Oui, c'est arrêté dans ma tête; à sa première équipée, je lâche mes chiens contre lui, et je réponds de lui faire rentrer ses phrases dans le corps, dût-il en être étouffé.

Remettons-nous. Je suis en sueur. Polichinelle, point de colère. Tous ces baudets, toute cette race de cabris n'empêchent pas d'aller la grande machine, et vraiment il ne faut qu'en rire. Au fond, aucun d'eux peut-être n'est méchant dans l'âme; les méchans sont plus rares qu'on ne croit; mais les pauvres fous veulent se faire remarquer, et par occasion trouver à vivre: que ne fait-on pas pour cela? Je crois les voir tous montés chacun sur deux tréteaux, dans la même place, s'égosiller, se disputer à qui rassemblera le plus grand cercle de badauts. » Citoyens, écoutez-moi et n'écoutez pas mon » confrère; mais lisez-moi, applaudissez-moi, » occupez-vous de moi et (par un effet de » votre bonté), mettez des liards dans ma » tirelire. Je ne suis pas charlatan, mais je » m'appelle *Charles* et j'*attends.* »

Pardon, Compères, de cette écartade; je reviens à mon sujet, et je dis:

Il ne faut plus penser à mon premier plan. Tout infaillible qu'il était alors, son exécution

à demi a tout gâté; la mine est éventée, et je vois avec douleur qu'il faut renoncer à mes chers milliasses. Mais, quoi! avec un esprit actif et résolu, ne remédie t-on pas à tout? attention, Compères, attention.

J'ai toujours vu en tout et par-tout que le parti le meilleur est toujours d'agir ouvertement, de parler clair, là... ce qu'on appelle la bonne franquette. J'ai manqué moi-même à cette maxime dans mon premier plan; je voulais m'accommoder autant que possible à vos idées, et je me le reproche. Vous voyant reculer d'horreur au mot banqueroute, je vous ai dit: *Si vous devez cent francs, payez un sou et soyez quittes, sans faire banqueroute*; vous avez saisi mon idée, et vous avez répondu: *Nous devons cent francs, nous en allons payer trente, et nous serons quittes, sans faire banqueroute.* Mais au fond, qu'avons-nous fait tous deux? nous avons (sauf respect), menti comme des chiens, Compères, moi de paroles, vous d'effets; car il est clair, comme 2 et 2 font 4, que j'aurois dû dire ouvertement, *faites banqueroute*; et vous, sans avoir voulu le dire, vous l'avez fait; que dis-je! elle a été faite cette banqueroute, dès l'instant que l'assignat de 100 francs n'en a valu que 99 réels; archi-faite quand il n'en a

valu que 50 ; et plus que parfaite quand il n'a plus valu que 5 sous, ensuite 4, ensuite 3, ensuite 2, ensuite 1.

Hé bien, supposons qu'au lieu de cette petite escobarderie, qui n'a dupé personne, vous eussiez dit tout haut, et à la France entière : « Nous faisons banqueroute. Or, sur 100 francs, » nous payons 30 francs de valeur apparente, » ou un sou de valeur réelle, partant quittes ». Je vous le demande, n'arriviez-vous pas au même résultat ? La différence n'étant absolument que dans les mots, vous auriez eu aux yeux de la France le mérite de la franchise, et c'est beaucoup : bien plus, cette franchise eût provoqué la mienne, et Polichinelle aurait achevé de vous tirer d'embarras, en vous disant : « Mes chers » banqueroutiers, celui qui perd tranquillement 99 liv. 19 sous sur 100 francs, ne tient » guères, je pense, à une rentrée de 4 liards ; » achevez de vous signaler, et dites : *Nous faisons banqueroute : or, sur 40 milliards, nous payons* » *zéro, partant quittes* ». Vous m'auriez vite répondu : *Polichinelle, grand merci* ; et voilà ce qui vraiment pouvait s'appeler un langage clair, une mesure efficace, une comptabilité bien réglée.

Les hommes, dans les petites choses comme

dans les grandes, s'accorderont-ils donc toujours à se tromper eux-mêmes, à se déguiser leur situation et leurs sentimens en n'appelant jamais les choses par leur vrai nom? C'est ainsi que la réalité sera toujours voilée sous des apparences vaines; c'est ainsi qu'ils multiplieront toujours autour d'eux les embarras, lorsque, pour dissiper ces embarras, il ne faudrait bien souvent que mettre un mot à la place d'un autre.

Espérons enfin que, sous le règne de la liberté franche, les hommes, de meilleur foi avec eux-mêmes, se décideront enfin à parler clair. Il est temps que cette grande révolution commence, et la France en doit l'exemple à l'Univers. Je m'explique, et je dis : la banqueroute est faite du tout au tout, à quelques liards près. La patrie demande qu'il n'y manque rien. Obéissons à la patrie; disons clairement, au nom de la patrie : *Banqueroute aux assignats, banqueroute aux mandats; vive et vive la banqueroute!*

Têtes faibles! ce mot semble vous effrayer encore : et pourquoi, mes amis, le *mot* vous effrayerait-il plus que la *chose* même? La *chose* existe : voilà qui est bien clair, bien certain. Or, en général, quand on s'est si bien accommodé de la *chose*, n'est-ce pas une délicatesse sans raison de ne pas vouloir employer le *mot*?

En l'employant, quel mal croiriez-vous faire?

vos papiers n'ont jamais resté plus d'un jour dans les mêmes mains, c'est encore une vérité certaine ; or, ceux qui les ont aujourd'hui, à cette heure, en cet instant, ne s'abusent certainement pas sur leur valeur ; il y a bien à parier qu'ils ne les ont reçus hier que pour la valeur qu'ils avaient hier, et qui ne diffère guères de leur valeur d'aujourd'hui. Posons qu'à cette heure ils s'anéantissent tout-à-coup : ceux qui n'en ont que peu se riront d'un petit sacrifice ; ceux qui en ont des paquets, des balles, des charretées, ne les ont évidemment acquis qu'en spéculant sur leur ruine future ; ils s'y attendent ; et, en tout cas, s'ils en souffrent, c'est précisément ceux qui méritent de souffrir.

Les mandats qui passent et repassent dans le Palais-Egalité forment les deux bons tiers de ceux qui existent (je ne parle pas des assignats, puisqu'on en tapisse les murs). Le reste est dispersé dans les mains d'un assez grand nombre d'employés, de rentiers, de propriétaires, qui en ont fait leur deuil, et qui ne les gardent pas un quart-d'heure. Toutes ces bonnes gens-là ne savent pas montrer les dents. (Considération essentielle, Compères.) S'ils étaient gens à les montrer, il y a long-temps qu'ils l'auraient fait ; et après tout, Compères, vous savez de reste que quelques criailleries, qui se

perdent dans le tumulte général, et sur-tout dans le bruit des armes et de la victoire, ne doivent point arrêter, quand il s'agit d'une mesure grande et salutaire comme celle-là. Pour gagner le haut de la montagne, s'il faut en chemin couper, briser à tort à travers, on coupe, on brise, puis, quand on est au haut, on regarde en bas, et on est tout fier et tout aise du chemin qu'on a fait, (au moins on fait semblant de l'être), sans songer à ce qui s'est fait en route. Richelieu cardinal, disait: *Quand j'ai bien arrêté quelque chose dans ma tête, je vais à mon but, je renverse tout, je fauche tout, et ensuite je couvre tout de ma soutane rouge.* La liberté, Compères, ne doit-elle pas en dire tout autant? et que de choses n'a-t-elle pas aussi à couvrir de sa robe ROUGE? Or, une de plus ou de moins peut-elle vous arrêter? Sous cette robe, il y a encore de la place.

Allons, Compères, allons, à bas les préjugés, à bas cette timidité d'enfant; je vous prédis d'avance qu'il en sera de mon second projet comme du premier: il vous y faudra revenir malgré vous. Croyez-moi; mettez ici, comme républicains, comme philosophes, de la loyauté et de la franchise; comme Français, de la bonne humeur: pour ces deux articles, comptez sur

moi, je suis votre homme. La bonne humeur seule peut faire tout passer; à plus forte raison, quand le bien public s'y joint. Voici mon idée :

Je pense que le jour où vous proclamerez la banqueroute, doit être un jour de fête pour le peuple français : d'abord, en ce qu'il vous décharge d'un fardeau qui, pour être imaginaire, ne vous donnait pas moins un tourment réel; ensuite en ce qu'il donne au monde un grand et unique exemple, un exemple utile de franchise, et contribue d'autant aux progrès de la morale. Ce jour doit donc être, à tous égards, cher à la liberté et à la philosophie. Eh ! quel est l'ouvrier, l'employé, le rentier, le marchand, le laboureur, le soldat, qui ne se réjouira pas d'être délivré pour la vie de ces maudites paperasses, dût-il lui en coûter quelque sous ? tous vous béniront de bon cœur, et se livreront à la joie. J'aime les fêtes passionnément; j'aime encore plus les festins, et je dis qu'un jour si mémorable doit être à-la-fois jour de fête et jour de festin.

Sans en dire davantage, je ne peux faire mieux que de vous proposer d'avance un *projet de décret* qui ne pourra que vous plaire, en ce qu'il prévoit tout et répond à tout.

Loi.

Le conseil des Cinq-Cents considérant que le salut de l'État exige une mesure efficace; que le langage de la vérité est le seul qui convient à un peuple libre, et que la France, qui a déjà donné au monde de si bons exemples, lui doit encore celui de ne pas donner aux choses un nom différent de celui qui convient à leur nature; en présence de l'Être suprême, a résolu ce qui suit:

ARTICLE PREMIER.

La république française fait banqueroute totale et générale aux républicains français.

II.

Les papiers ci-devant monnaies, connus sous le nom d'assignats, promesses de mandats, et mandats, s'il en existe, sont déclarés nuls et non-avenus. La présente annihilation aura lieu pour la capitale, à compter d'aujourd'hui, heure présente; pour les départemens limitrophes, à compter de demain, heure de midi; et pour les autres, à compter des jours suivans, à raison d'un jour pour dix lieues.

III.

Lesdits billets ne pouvant être reçus dans aucune caisse publique ni particulière, les citoyens qui en seront munis, pourront se servir

des assignats en guise d'allumettes et de papillotes. Quand aux promesses de mandats, la prévoyance du gouvernement leur ayant donné une consistance et une forme très-convenable pour un autre usage, lesdits citoyens sont invités à les réserver pour cet autre usage plus essentiel et non moins journalier.

IV.

En mémoire de cet heureux événement, pour éterniser à jamais la bonne foi du gouvernement français, qu'on n'accusera pas de s'en faire accroire, et le patriotisme des citoyens qui se sont soumis, sans dire mot, à ce sacrifice ; enfin, pour graver dans tous les cœurs ce grand principe de morale, qui prescrit de tout confesser sans crainte et sans détours, et de donner aux choses leur véritable nom, il sera décadi prochain, et tous les ans, à pareil jour, célébré une fête dans toutes les communes de la république, laquelle fête sera nommée *fête de la banqueroute* ou de la restauration des finances.

V.

Ce jour, le Corps législatif, le Directoire et les autorités constituées, se rendront à la place de la Révolution. Une liberté ornée d'un énorme bonnet vert, et d'une immense robe rouge, sera sur le piédestal : sa robe couvrira

jusqu'à

jusqu'à une étendue de soixante pas à la ronde. Là, après qu'il aura été chanté une hymne, un peu meilleure, s'il est possible, que celles chantées jusqu'à présent, et de plus, pour satisfaire tout le monde, un *nunc dimittis* en faux bourdon, le Corps législatif, le Directoire et les autorités constituées prendront place à un vaste banquet, dont la direction sera confiée au citoyen Polichinelle. Après le banquet, qui sera prolongé bien avant dans la nuit, ils iront assister à un concert, qui aura lieu, non aux Champs-Élysées, où il ne peut être entendu, mais aux Tuileries, où il sera adossé au palais du Louvre, qui renverra les sons aux auditeurs. Là ne seront pas exécutés ces morceaux insignifians de nouvelle fabrique, mais tout bonnement les morceaux qui se jouaient autrefois à la Saint Louis, comme l'ouverture de Pygmalion et d'autres anciens morceaux de musique française qu'on ne pouvoit retrouver que là, et que les connoisseurs étoient flattés de pouvoir entendre une fois dans l'année, ne fût-ce que comme objets de comparaison. Après le concert, feu d'artifice, dans lequel l'artificier sera responsable, envers tous, des dommages causés par sa mal-adresse ou son imprévoyance. Après le feu, bal toute la nuit, tonneaux de vin, pains, cervelas, etc.

VI.

L'institut national ayant oublié le prix de poësie dans son programme, réparera cette omission, tant soit peu welche, en annonçant pour sujet dudit prix, *la banqueroute de l'an IV*.

VII.

Comme l'annihilation des papiers susdits, bien efficace pour débarrasser la république de leur payement, ne la met pas à portée de suffire aux dépenses courantes, il sera fait, dans le jour, un *Appel* aux citoyens fortunés, à ce qu'ils aient à verser au trésor public, une somme proportionnée à leur fortune. Les officiers municipaux de chaque commune, sont chargés, en leur ame et conscience, de cette détermination. Le Corps législatif leur recommande particulièrement les citoyens enrichis par la révolution, et qui, lui devant davantage, sont d'autant obligés de plus faire pour elle.

VIII.

Chaque citoyen compris dans cet appel, sera contraignable, par corps, au payement des sommes qui lui seront demandées; et, pour justifier, aux yeux de tous, de leur payement, ne pourra sortir en wiski ou phaëton, sans suspendre au côté dudit wiski ou phaëton, sa quittance d'appel, joliment encadrée dans un cadre aux trois couleurs. Il sera pareillement tenu de représenter ladite quittance aux portes du concert de la maison Wentzel, du Wauxhall d'été, du restaurateur Meot, du jardin de Bagatelle et du théâtre de la rue Feydeau.

IX.

Ledit appel sera renouvelé tous les ans jusqu'à l'entière liquidation et consolidation de la dette arréragère et des dépenses fixes du gouvernement.

X.

Le Corps législatif, au nom de tous les Français, prend l'engagement le plus sacré de ne plus créer, à l'avenir, aucun papier-monnaie, sous quelque dénomination que ce soit, demeurant bien convaincu, par une expérience trop certaine, que les moyens les plus forcés, les plus arbitraires, les plus violens, pour se procurer des ressources, sont préférables, à tous égards, et moins dangereux que cette invention de Mirabeau et du diable, etc.

Je ne vous donne ici, compères, que des aperçus. Vous suppléerez à ce que je n'ai pas dit; mais je ne crois pas avoir rien oublié d'essentiel..... Ah! pardon. Dans mon projet de loi ci-dessus, j'ai oublié cet article vraiment important. C'est que pendant le bal public qui aura lieu le jour de la fête, et où nous verrons si bien sauter le pain et les cervelas, il y soit ajouté des jeux de marionnettes, qui représenteront des pièces analogues à la circonstance, et ce, sous la direction du citoyen Polichinelle, ou d'un substitut qu'il pourrait nommer, dans le cas où, par suite du grand banquet auquel il aura assisté, ledit citoyen se sentirait un peu disposé à dormir.

Au surplus si, pour l'entière exécution de mon plan, vous sentez le besoin de quelques développemens utiles, vous me trouverez toujours prêt à vous seconder.

Sans adieu, Compères.

M. Cl. POLICHINELLE.

LETTRE
DE
POLICHINELLE A SES COMPÈRES,
DU COMITÉ DES FINANCES,

Offrant un moyen sûr de rembourser les Assignats, et de libérer l'État, sans bourse délier.

COMPÈRES,

IL m'est venu une bonne idée, bonne, bonne, ma foi. Une bonne idée est un tribut que celui qui l'a conçue doit à sa patrie : et, pour une dette comme celle-là, Polichinelle ne se fait pas tirer l'oreille. Je ne sais comment, ces jours derniers, l'envie me prit de raisonner sur les finances ; j'y rêvai très-profondément. J'ai ruminé, ruminé, dam ! fallait voir ; enfin, je me suis arrêté à un plan que je me hâte de vous présenter. Que voulez-vous ? il faut s'occuper de quelque chose. Polichinelle a perdu ses pratiques. Les mamans, les petites filles, toutes ces bonnes gens que j'amusais toute la journée, depuis long-temps ne pensent plus à moi. Il y a quelques mois, ils allaient voir

guillotiner ; c'était tous les jours nouveau spectacle, nouvelle fête. Maintenant, on est, le matin, à la section, ou à la queue ; le soir, on a de gros assignats en poche. On veut connaître la comédie, même l'opéra ; et on va gauchement étaler en loge les longs pendans d'oreille, la cornette de dentelle, et le fin déshabillé, qui court après la mode, sans l'attraper jamais. Bonnes gens ! bonnes gens ! où est le temps où vous vous pressiez autour de moi ; où je vous faisais rire au cœur-joie, et à si bon marché ? Depuis que vous m'avez abandonné, êtes-vous plus heureux, et de meilleure humeur ? Êtes-vous plus sages ? Retournez-vous à vos travaux avec plus de courage, et l'esprit plus content ? Mais, bon soir. Vous vous passez de moi, je trouverai bien le moyen de me passer de vous.

Ainsi, Polichinelle, sans occupation et sans le sou, raisonne sur les finances : et rien de plus juste, rien de plus philosophique ; car, avoir l'idée de grands trésors, calculer à force, et les millions et les milliards, n'est-ce pas le moyen sûr d'oublier qu'on aurait bien besoin d'un écu ? Je reviens —.

Compères, vous êtes bien embarrassés, n'est-ce pas ? Voilà ce que c'est que de dépenser toujours, sans compter. Enfin, finale, il faut toujours en venir-là. Mordez-vous donc les doigts, messieurs les étourdis ; au surplus, vous avouez vos torts de si bonne foi, qu'en vérité je me reprocherais de vous gronder encore. Mais n'y revenez plus —, entendez-vous ; n'y revenez plus. Raisonnons donc, et comptons.

En vérité, j'étouffe de rire, en voyant tous vos grands efforts d'esprit, toutes ces idées creuses, et vos quatorze projets, qui vont tout remettre à flot : et ces milliards que vous additionnez ..... Va-t'en voir s'ils viennent !

Compères, votre addition et vos projets, vraie bouillie pour les chats. Tenez, Polichinelle n'entend pas les affaires ; voilà mon compte, à moi : il vous reste *net* sept milliards, dites-vous ; eh bien ! votre déficit de germinal était de 660 millions : comme les denrées et les marchandises augmentent tous les dix jours (c'est la règle), et qu'on ne vous fera pas meilleur marché qu'aux autres, comptez un milliard pour chacun des mois suivans, l'un portant l'autre. En sept mois, je vois votre saint-fruscain flambé ; et après ..... Au bout du fossé la culbute.

Hé ! mon cher Polichinelle, comment donc ferons-nous ? comment ferons-nous ? C'est donc à mon tour à présenter un plan. Point de découragement, et attention, s'il vous plaît.

Polichinelle n'est pas un homme ordinaire : et vous allez en voir la preuve. Tout ce qui s'est passé devant vos yeux, depuis trois ans, est original et sans exemple dans l'histoire des nations. N'allons donc pas, dans un état de choses aussi étrange, employer des ressources communes et des moyens usés et rebattus. On vous parle d'économie, de régularité, d'ordre stable, de fixation de dépenses, quand nous sommes entourés d'ennemis ; quand mille et mille chances, également à craindre, peuvent,

au premier moment, déranger la moindre combinaison. Idées étroites que tout cela ! Paroles vaines, graine de niais, papier noirci : et voilà tout ! Moi, je dis mieux. Dépensons, dépensons, morbleu ! Je ne veux pas qu'on jette précisément les assignats par la fenêtre ; mais je veux vous ôter toute crainte pour l'avenir, et vous rassurer pleinement, quand vous en émettriez pour des millions de milliards. Plus vous irez bon train à cet égard, plutôt vous serez libérés. Voilà, en somme, l'avis de Polichinelle : mais avant de juger, laissez-le s'expliquer.

Parlons franchement, Compères. S'il est vrai de dire que six livres en assignats ne représentent guères actuellement la valeur numérique d'un de nos gros écus, il est très-vrai aussi que ce gros écu n'est pas une représentation plus fidelle de six livres pesant de ce métal blanc qui nous rend tous fous. D'où vient cela ? Si je me souviens bien de mes lectures, c'est, d'une part, l'effet de l'altération que nos rois très-chrétiens se sont permis successivement dans la fabrication des monnaies ; et d'autre part, celui des montagnes d'or et d'argent, que depuis deux cents ans, on est venu nous apporter pièce à pièce ; et c'est ainsi que ce qui était jadis la valeur d'un bel et bon héritage, n'est aujourd'hui que celle d'une paire de sabots, tout au plus. Mais prenez bien garde ! on s'accoutume à tout ; et quand, en 1789, un homme qui vous devait, de père en fils, une rente de six livres pour le prix d'un joli château, vous donnait un écu, vous ne le traitiez pas de ban-

queroutier, et vous ne l'accusiez pas de ne pas payer les dettes de son père. Par une pente insensible, on en étoit venu au point de ne plus attacher aux mêmes mots les mêmes idées. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, quelle que fût, il y a six ou sept cents ans, la valeur de vingt sous, je ne m'en inquiétais guères; et quand j'en avais gagné quarante dans ma soirée sur le boulevart, je savais bien à quoi m'en tenir sur leur valeur; je m'en promettais un bon souper: et voilà tout.

Aujourd'hui, 27 floréal, an troisième de la république, l'an 1789 nous est éloigné de six cents ans, et à plus d'un égard. Les paquets d'assignats ont fait ce que les monts d'or et d'argent avaient fait auparavant; mais avec cette petite différence. Le Pérou étoit le Pérou, au lieu que vos assignats, ce n'est pas le Pérou, Compères, convenez-en; et c'est pour cela que l'augmentation de prix, dans tout ce qui se vend et s'achète, s'est faite bien plus rapidement.

C'est ici que Polichinelle vous demande plus d'attention. Mon idée est neuve, simple, claire; j'en suis enchanté! Si cette augmentation nouvelle eût été aussi lente, aussi insensible que le fut la première, on ne s'en seroit nullement aperçu. Quelques savans, quelques lecteurs de vieilles chroniques auraient pu, sur cela, philosopher à leur aise; mais Polichinelle, mais un bon et brave ouvrier, recevant, le soir, l'assignat de vingt-cinq livres, ne se serait pas enquis du temps où il eût reçu, pour le même travail, la pièce de vingt-quatre sous. Voilà qui est clair, indubitable, et prouvé par le fait.

Pourquoi donc ce changement nous affecte-t-il ? c'est parce qu'il est un peu brusque ; c'est parce que ce qui s'opérait en cinq ou six générations, est aujourd'hui l'ouvrage de quinze jours ; et cependant (ô admirable disposition de l'homme à se conformer aux événemens !) nous voyons que les idées ont suivi, sans grand effort, le cours naturel des choses. L'assignat de cinq livres se gagne, se dépense, comme il y a cinq ans, la pièce de six sous ; même proportion pour les assignats plus gros ; et tout n'en va guères plus mal. Quelques bonnes gens criaillent, mais d'autres cris plus forts les assourdissent, et on passe par là-dessus.

Hé bien ! Compères, mettons à profit cette heureuse disposition de notre espèce, et voyez bien où je veux vous conduire, en vous disant : dépensez, dépensez ! Qu'importe les mots que la langue prononce, dès-lors que personne ne s'abuse sur leur signification ! Que m'importe, à moi, qu'on m'appelle Joannot au lieu de Polichinelle, si par Joannot, mes braves compères entendent toujours un bon vivant, franc, loyal et de bonne humeur, tel que je suis, enfin ; et si Polichinelle devient le nom d'un cerveau creux, d'un pauvre homme qui raisonne sur ce qu'il n'entend point. De même, quand j'ai gagné de quoi vider une bouteille avec mon compère, que m'importe que le prix de la bouteille soit A, soit B, soit six sous ou cinquante francs, dès-lors que je ne travaille pas plus pour cinquante francs, que je n'eusse travaillé pour six sous.

Ainsi, je vous mets bien à votre aise, voyez-vous! Vous avez fait pour huit milliards d'assignats; continuez d'en faire : point de relâche. De là au dernier terme, il y a encore du chemin; mais voici ce qu'il est raisonnable de prévoir.

D'abord, si les mots *obole* et *denier* n'étaient plus d'aucun usage en 1789 (et nous savons pourquoi), par la même raison, le mot *sou*, et même celui de *livre*, pourront disparaître de notre langue, comme n'ayant pas d'application; car, je vous le demande, que serait actuellement un assignat d'un sou? que sera, dans quelque temps, celui d'une livre; et plus loin encore, que sera celui de dix, de vingt-cinq? Agrandissons nos idées, et portons-nous un peu loin dans l'avenir, car votre marche, quoique rapide, est encore trop lente pour un esprit actif comme le mien. Amenez-nous, le plutôt possible, à l'époque où la menue monnoie, l'équivalent du gros sou, par exemple, sera un petit assignat de cent francs. — (J'aime ce mot *franc*: il me paraît tout drôle, comme expression monétaire.) D'un autre côté, observons aussi que si notre langue perd les mots *sou* et *livre*, il nous faut l'enrichir de mots nouveaux pour les grosses sommes. Nos pères ne connaissaient pas les *milliards*: les pauvres gens s'y seraient perdus; mais ce beau mot ne va plus nous suffire. Nous n'avons pas adopté les mots *billons*, *trillons*, *quadrillons*, que j'ai lus autrefois dans un livre d'arithmétique; dirons-nous *billard*, *trillard*, *quadrillard*; et puis après,

resterons-nous court ? Non, non ! Compères, pour mille milliards, quand nous en serons-là, s'il plaît à Dieu, disons MILLIASSE. Oh ! que j'aime ce mot *milliasse !* comme il est expressif ! comme la terminaison en est riche ! C'est l'augmentatif par excellence ; et Polichinelle s'en sert quelquefois dans ses goguettes. Oh ! il nous faut adopter ce mot. Y aura-t-il rien de plus joli ? mille milliasses, cent mille milliasses, 1999 mille milliasses ? Voyez comme ce sera commode. Nous aurons de petits assignats de cent francs, n'est-ce pas ! Vos plus forts ne sont actuellement que de dix mille francs. Vous en ferez de cent mille francs, cinq cent mille francs et un million ; enfin, si le besoin l'exige, point de préjugés, compères, faites-nous-en de dix, de cent millions et d'un milliard : ici vous pouvez arrêter. Passe encore, si, pour la plus grande commodité, on vous en demandait de cinquante et de cent milliards ; mais pas plus loin, Compères, ce seroit une imprudence d'aller jusqu'au milliasse : on pourrait craindre un trop grand avilissement, et il en résulterait des abus.

Eh bien ! un peu de philosophie ici. Qu'a cette perspective de si désagréable ? Citoyenne, combien ce navet, ce numéro de Fréron, ce bâton de sucre d'orge ? — Cent francs, citoyen. — la langue n'y perd rien ; ce n'est pas plus long à prononcer qu'un *sou*. — Voisin, combien vous coûte cet habit d'uniforme ? — Voisin, c'est une occasion ; il ne me revient qu'à quinze cent mille francs : je parie que chez le marchand, je ne l'aurais pas eu pour trois

millions. Hé bien ! têtes creuses, grands spéculateurs en finance, que trouvez-vous de plus simple ? Les mots sont changés, et voilà tout. La langue y a gagné du côté de l'harmonie.

Je vous entends, je vous entends, Compères. Je pressens l'objection qne vous allez me faire. J'y vais répondre d'avance, de manière à ne rien laisser à désirer. — Il faut bien que cela ait un terme : on ne peut pas se condamner à n'avoir éternellement que du papier pour monnaie ; il faudra bien y substituer une valeur réelle. On finira par se gausser de nous..... Oh ! que Polichinelle ne se laisse pas ainsi surprendre ! Tout est combiné, tout est prévu dans mon plan ; et, Dieu merci, j'ai réponse à tout.

Eh ! ne voyez-vous pas où j'en veux venir, compères ? Mon moyen sûr pour vous tirer d'affaire, n'est qu'une suite nécessaire de tout ce que je viens de dire, et je vous y conduis naturellement. Je vous disais, tout-à-l'heure, que, par la plus heureuse disposition, nous ne tardions pas à attacher à une monnaie, tel nom qu'on lui puisse donner, l'idée juste de sa valeur réelle ; qu'elle fût *sou* ou *livre*, on ne s'y méprenait pas, et qu'au fond, le nom ne faisoit rien à l'affaire. Eh bien ! nigauds, y êtes-vous, maintenant ? N'est-ce pas tout simple ! Une fois bien familiarisés avec l'usage d'appeler *cent francs* ce qu'on appelait *un sou* quelques années auparavant ; *mille francs* ce qui étoit *dix sous* ; *dix mille francs* ce qui étoit *cent sous*, ou *cinq livres*, eh ! qui vous empêchera, Compères,

revêtus de toute la puissance nationale, qui vous empêchera de remettre en vogue toutes les anciennes dénominations ? Ordonnez alors que cent francs s'appelleront un sou, mille francs, dix sous, etc., nous y serons tous portés d'avance. Vous ne ferez pas le moindre tort au propriétaire du petit assignat de cent francs, qui ne s'abusait pas sur sa valeur, qui l'avait reçu comme son père recevait un sou, et qui sera peut-être content de revenir au langage de son cher père ou grand-père : car, enfin, je ne fixe aucun temps pour cette heureuse révolution, que vous reculerez autant que vous le voudrez ou que vous le pourrez. Quand vous y serez, qu'aurez-vous à faire ? Echanger des gros sous contre autant de cent francs ; un écu de six livres contre douze assignats de mille francs : est-il rien de plus aisé ? Vous offrirez cet échange à tous les citoyens, vous les y contraindrez même pour le bien de l'État ; mais, pour le coup, Compères, point d'escobarderie ici. Oh ! tenez, Polichinelle a de la bonne foi, et là-dessus, n'entend pas raison. Si je vous parle d'un échange, c'est un échange réel, non pas de papier contre du papier, mais de votre papier contre de vrais gros sous, de vrais écus sonnans. En conscience, Compères, vous n'aurez pas à vous plaindre du marché.

Avez-vous quelque chose à redire à ce plan de finance, Compères ? Vous doutiez-vous que ce fût si simple. Voilà cependant ce que c'est, que de s'emberlificoter l'esprit d'un tas d'idées et de combinaisons baroques, qui ne servent qu'à obscurcir ce qui est si clair.

Je sais bien que le projet le mieux conçu trouvera toujours des gens prêts à contredire. Par exemple, quelque bonne ame, de ces gens qui n'y voient pas plus loin que le nez, me diront peut-être : « Polichinelle, ton plan peut être bon, par rapport à nous : passe encore s'il n'y avait que nous dans le monde ; mais les étrangers, qui conservent leur monnaie, comment t'arranges-tu avec eux ? Déjà maintenant avec nos millions d'assignats, ils nous envoient promener ; et quand nous compterons par milliasses. . . . . » Imbécile, penses-tu à ce que tu dis là ? va, sois tranquille et ne t'inquiètes pas des étrangers. D'abord, ce que tu dis là ne serait vrai que pour tout le temps de la guerre : mais quelques-uns, parmi eux, ont déjà fait la paix avec nous ; les autres, s'ils ne l'ont pas déjà faite à la sourdine, ils vont la faire, ça c'est sûr. Or, tu sais bien qu'en temps de paix, nous vendons plus que nous n'achetons. S'ils nous apportent du blé, du poivre et de la laine, nous leur donnons, nous, d'excellent vin et des fontanges. — Partant quitte, il n'y a pas besoin d'argent pour cela. Eh ! quoi donc, n'avons-nous pas encore plus de numéraire qu'il n'en faut, et bien de quoi voir venir ? Comptes-tu donc pour rien les ornemens des églises, ces calices ; et toute cette dépouille du ci-devant bon Dieu ? Et l'argenterie des aristocrates, qu'en dis-tu ? tous ces diamans, ces bijoux ? Dis à Cambon qu'il te fasse entr'ouvrir seulement notre caisse à trois clés, et tu verras. Et puis, voyez donc la belle affaire ! Je suppose que quelque jour il arrive

que nous n'ayons plus assez de numéraire, soit pour rembourser les futurs milliasses, soit pour continuer la guerre, si elle dure encore; je t'en vas trouver, moi, dans une ressource à laquelle tu ne penses pas, et plus qu'il n'en faudra jamais. Tu as vu qu'on nous a apporté de la Belgique, une quantité de vieux tableaux, noirs comme les solives de ma chambre : nous en avions déjà beaucoup de ce genre-là, avec un tas de morceaux de charbon et de cailloux de toute couleur, qu'on renferme soigneusement sous de grands verres. On estime cela des millions; je le veux bien, moi. On est curieux de le garder; *benè sit*; mais ma foi, bien fou serait celui qui mourrait de faim au milieu de tant de belles choses, quand il pourrait s'en servir pour remplir sa bedaine. Eh bien! aurions-nous par hasard besoin d'un ou deux millions sonnans, pour rembourser, comme je l'ai dit, nos milliasses de papier? eh! les voilà tout trouvés : n'ai-je pas raison encore?

Enfin, Compères, pour plus grande assurance, vous venez de rendre deux décrets qui comptent, morbleu : l'un sur la liberté de la presse, l'autre sur les délits emportant confiscation. Espérons donc que, d'ici là, il nous viendra encore de bonnes aubaines, de ces bonnes successions d'aristocrates, bien cossus, qui nous laisserons encore leur or et leurs bijoux, ou d'écrivains qu'on pourra convaincre aisément de royalisme, et dont nous vendrons les manuscrits bien cher.

Il est temps de finir. Il y a long-temps que Polichinelle en a tant écrit. Adieu, Compères,

réfléchissez bien sur mon plan ; et vous l'adopterez sans doute ; ou plutôt, ne réfléchissez pas, puisque cela entre dans mon plan même ; je le répète, dépensez, dépensez et allez votre train sans souci. Peut-on rien vous offrir de plus facile et de plus exécutable ? Assurément on ne reprochera pas à Polichinelle, que ses principes en finance sont compliqués et difficiles à saisir : au surplus, j'ai fait mon devoir de bon citoyen. Vous tenez la queue de la poële, faites votre affaire et je m'en lave les mains. Adieu, Compères, et au revoir.

MALÔ CLOUD POLICHINELLE.

A PARIS.

Chez DESENNE, Imprimeur-Libraire, au Palais-Égalité, Nos. 1 et 2.

8

Le Supplice de Fouquier-Thinville
eut lieu le 7 mai, 1795.

LE CLUB INFERNAL.

Mai, 1795.

DIALOGUE

ENTRE L'ÉDITEUR ET L'IMPRIMEUR.

L'Éditeur. Est-ce ma faute, Citoyen, si cette brochure n'a pas paru huit jours plutôt. Vous avez d'abord tremblé, puis spéculé sur ses effets : et pendant ce tems-là une foule d'autres brochures ont épuisé la matière, et lassé la patience du public.

L'Imprimeur. Le public achète sur parole. Il faut rajeunir notre ouvrage par un titre nouveau, piquant, merveilleux.

L'Éditeur. Je n'aime pas les titres charlatans. Celui qui travaille pour le bien public sans intérêt et de bonne foi, n'a pas besoin de chercher un appui dans un titre imposteur.

L'Imprimeur. Prenez-garde, Citoyen, que le titre fait tout. C'est sur le titre que nous imprimons : c'est sur le titre que les colporteurs achètent : c'est sur le titre que le public lit. Si l'ouvrage ne vaut rien, le titre merveilleux suffit encore pour le faire dénoncer, et cette dénonciation le porte aux nues. La curiosité réveillée par la crainte ou par la méchanceté voit des intentions secrètes, du sel masqué, des épigrammes couvertes, là où l'Auteur n'avoit rien soupçonné lui-même : et pendant cet intervalle l'on vend la moitié de son édition, et l'on retire ses frais.

L'Éditeur. Quoi qu'il arrive, je ne changerai point mon titre. S'il a vieilli, c'est votre faute : si l'ouvrage est mauvais, c'est la mienne ; mais dans ce cas là, aucun titre ne justifieroit à mes yeux sa vente et ses succès.